A propos de Jean Barral

C’est son « désir de poésie » que ses livres ne cessent d’exalter. En premier lieu ses trois recueils de poèmes : Infinitude (2003), Infinitude II (2008) et Il me semble (2013).  
Les 2 premiers volumes portent ces aspirations à l’infini que la poésie satisfait parfois et offrent « des éclats dans l’ombre du voyage » (Infinitude II, p.113), mais ils résonnent aussi de l’angoisse du vide, éprouvée au quotidien.  
Dans le troisième recueil, le poète semble prendre acte que « Nous sommes tenus à l’écart de l’infini » (p.24), il constate sa fragilité : « Inutile de compter sur mon père ou ma mère/ Personne ne peut plus me protéger et j’ai peur de ce corps qui m’emmène/ Vaisseau pour franchir le temps ».Toutefois la poésie reste le recours, limité peut-être mais vital : « Je compte sur un petit corridor  
pour laisser passer le poème/Il ne passe pas si l’ombre projetée par la mort se dresse entre les pans de murs » (p.55).  
Avec Le Monde en soi I et II (2018), Jean Barral relisant ses écrits anciens, en extrait « des bribes du passé », les « Dits d’Alors » pour les réécrire en diverses «époques». Cette libre autobiographie a la saveur d’un retour à soi, souvent pittoresque et non dénué d’humour. « La vie courante, la vie intérieure » ne s’accordent pas si facilement! Des figures tutélaires se dessinent – celles  
de l’enfance, le père et la mère, ou celles de la vie d’adulte, Jill sa compagne depuis 1978 et Noémie sa fille.  
Cet essai biographique est accompagné de projets de scénarios et de romans – l’imaginaire prenant la suite du vécu, sans toutefois arriver à se clore en une œuvre achevée. En guise de conclusion à ces deux volumes, attachants par leur évocation du quotidien, « Mémoire du présent » réduit ce passé à une série de dates mais revient à une ultime réflexion sur son expérience  
d’écrivain, entre prose et poésie.  
Voici quelques-unes de ses formules d’approche de la poésie : « Écrire de la poésie aide à s’acclimater au mystère du monde. Lire de la poésie donne de la transparence aux êtres et aux choses (tome II, p.181) ».  
Le poète doit «devenir apte à transcrire avec les mots de sa langue natale un être vécu qui le dépasse. On note comme on peut ce qui veut bien nous visiter, qui est de passage, et qui passe vite ! […] Il faut d’abord désirer. Se rendre disponible, dispos, discret. Attendre. Inutile de chercher. L’attente active, si cette notion est concevable (tome II, p.183-184). » Ou enfin : « Dans mes poèmes je tente une approche, j’ai peur, et je n’ai pas la prétention de conclure. Les mots qui me viennent sont des visiteurs imprévus qui s’installent chez moi sans daigner s’expliquer (tome II, p.182). Expérience fulgurante de l’inspiration poétique dans laquelle le poète n’a que la modeste place du « scribe ». Celle que Jean Barral a revendiquée.

Marie-Claire Dumas